

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 12

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189722>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lè dou farceu ; mà se vo volliài ein agottà, se desiront à l'hommo et à la fenna, le sarai onco bin meillao s'on lài mettai on bocon dè cé lard qu'est peindu ào pliafond ; mà c'est por vo, kâ por no n'ein n'ein pas fauta. Ein deseint çosse, lo gailà monte su onna chaula, copè on cartai dè bâcon, et lo fourrè dein la mermita sein que la fenna diessè on mot, tant l'étai cura dè vairè cllia maniére dè férè la soupa.

Quand la soupa fut presta, le fut medjâ, trovâie adrâi bouna, et l'est dinsè que lè dou rusâ compagnons, sein avâi z'u l'air d'avâi démandâ oquie d'autro que 'na mermita et 'na gota d'edhie, ont z'u dè quiet férè 'na crâna soupa que lè z'a adrâi bin repessus.

LES MIRAGES DE LA VIE

IV

Au mois de juillet, les perplexités de la jeune fille augmentèrent ; les vacances allaient arriver ; Lucie retournerait en Alsace pour commencer son œuvre ; resterait-elle donc seule à l'institution ?

Les lettres d'Elio commençaient à ne plus lui suffire, et elle constatait avec amertume qu'il ne lui parlait jamais de retour et ne faisait aucune allusion au bonheur de la revoir.

S'il avait déjà donné son cœur ? s'il allait ne pas l'aimer ?...

Elle fut tout à coup demandée au parloir par Mme Amurat, un matin, avant dix heures...

Elle frémît, pressentant un malheur ; en effet, un télégramme ainsi conçu lui fut remis :

« Votre mère très malade. Viendrez-vous ?

« MÉLINDE. »

— Oh ! oui, s'écria-t-elle toute tremblante, je pars aujourd'hui même.

— Oui, ma fille, dit la directrice, c'est votre devoir ; mais à qui vous confier ?

— A moi, reprit Mme Amurat ; nous allons prendre le train de midi ; j'emmène aussi Juliette. Mon procès, que je croyais près de finir, recommence sur nouveaux frais. Tous les ennuis qui m'assaillent me donnent une fièvre continue. Revoir mon pays natal me rendra les forces dont j'ai besoin pour cette terrible chose qu'on appelle un divorce.

Lucie Siebel apprit le subit départ de son amie avec un regret poignant, mais elles échangèrent une promesse solennelle de se revoir en Alsace ou en Provence ; leur affection était désormais indissoluble ; elle avait pour base des souvenirs de douleur...

Pendant que le train express emporte Céline vers sa chère Provence, des mirages, tour à tour funèbres ou énivrant, obscurcissent ou illuminent son imagination.

Tantôt elle croit voir sa mère mourante, lui disant un éternel adieu, ou bien étendue sur un lit funèbre, et elle ne peut retenir ses larmes.

Tantôt sa mère guérie l'accueille avec les plus tendres caresses, et lui présente Elio Sauze, beau comme Anti-nous, éloquent comme Mirabeau, épris comme Roméo.

Allait-elle répondre à son attente ? avait-elle la beauté, le charme, l'esprit capable de le conquérir ?

Non, elle allait le désenchanter, et puis Ludovic n'avait-il pas dit qu'il était malheureux ?

Pour une jeune fille, il n'y a que les peines d'amour qui comptent... S'il en aimait une autre ?...

Elle passait ainsi de l'espoir au découragement, de la confiance au doute, se répétant ses vers en y cherchant une étincelle d'affection pour éclairer ses incertitudes ;

mais elle n'y trouvait que des réticences qui la faisaient pâlir.

— S'il souffre, je le consolerai, et s'il ne peut me donner l'amour, je me résignerai à son amitié.

Dans toute âme féminine, le dévouement à des germes qui ne demandent qu'à se développer.

Marseille ! Marseille ! l'antique cité grecque se montre à l'horizon, le vent qui souffle annonce l'approche de la mer ; le cœur de Céline bat à briser sa poitrine, mais elle refoule toutes ses impressions de peur de les profaner.

A la gare, elle se penche à la portière, anxieuse. Un beau et élégant jeune homme, la figure intelligente, s'approche...

— C'est Elio, murmure-t-elle ; elle sent ses lèvres se décolorer, ses genoux flétrir... Elle voudrait l'appeler, lui dire qu'elle l'a deviné dans la foule...

Elle aperçoit M. Mélinde et n'a plus qu'une pensée... sa mère !... Dans quel état va-t-elle la retrouver ?

— Elle est beaucoup mieux, lui répond son beau-père, vous revoir achèvera sa guérison ; mais Ludovic est bien mal. Elio Sauze et moi avons cru qu'il allait mourir dans nos bras cette nuit... et son émotion révèle toute la tendresse qu'il porte à son fils adoptif.

— Qu'a-t-il donc ? demande Mme Amurat.

— Une fièvre typhoïde au dernier degré.

— C'est très contagieux.

— Oui, ma sœur ; aussi Juliette et toi allez habiter ma maison de campagne, où Céline ira vous rejoindre après avoir embrassé sa mère.

— Non, je resterai près d'elle, je soignerai Ludovic si vous le permettez ; la contagion est pour ceux qui ont peur et je ne la crains pas.

Elle se retourne : son bel inconnu s'éloignait avec une jeune femme... Non ce n'était pas Elio !...

(A suivre.)

Dans je ne sais plus quel canton de la Suisse existe encore un usage singulier. Le jour de la cérémonie nuptiale, les amis des deux fiancés leur offrent comme cadeau de noce un grand fromage commandé pour la circonstance.

Ce fromage conjugal reste aux jeunes époux comme un souvenir de famille. Sur la croûte desséchée, ils graveront, par une entaille les naissances et les baptêmes, par une croix les morts.

Cette coutume bizarre date de 1660 et on affirme avoir vu de ces fromages qui avaient plus de cent ans.

Un fromage de gruyère, ce n'est pas tout à fait une couronne d'oranger. Mais la poésie n'est-elle pas toujours où la tradition la place, où la met le cœur.

Ce fromage vénéré, qui se transmet dans la vieille armoire de génération en génération, est comme un registre de famille, les tablettes et les annales du foyer.

Ici les nouveaux-nés, là les défunt. D'un côté, c'est la vie, de l'autre, c'est la mort. Ces entailles, ce sont des berceaux, ces croix, ce sont des tombes.

Larmes de crocodile. — Le titre de la dernière pièce de V. Sardou a suggéré à quelques chercheurs l'idée de rechercher l'origine de cette expression si communément usitée. Il sagit donc de savoir si le

crocodile était susceptible d'une fausse sensibilité. Eh bien, on a retrouvé dans les récits d'un voyageur du XIV^e siècle, Jean de Mandeville, cette curieuse remarque sur cet amphibie :

« Je les ai vus moi-même, dit-il, et où geignant ou se lamentant ès roseaux, poussant des sanglots, qui semblent mugissements de bœufs, et versant larmes qui jaillissent du pertuis de leurs yeux, comme de pommes d'arrosoirs. »

Il a été même assuré à Jean de Mandeville que, trompés par l'effusion de ces larmes, qui ne semblaient être que l'expression de la crainte, des explorateurs s'étant approchés des lieux où ces grands lézards se tiennent à l'ombre, au bord des fleuves, furent tout à coup saisis et méchamment dévorés par ces traires et hypocrites, qui pleurent non par douleur, mais par ruse, pour attirer les curieux trop crédules et en faire leur pâture. — Voilà ce qu'on croyait jadis.

De là l'expression « larmes de crocodile » en parlant d'une personne qui répand des larmes hypocrites, dans le dessein d'en tromper une autre.

En 1855, la famille royale d'Angleterre se rendit dans l'île de Wight. Les enfants royaux se promenaient souvent sur les bords du lac. Un jour, le jeune prince de Galles rencontra un jeune garçon qui ramassait des coquillages et en avait déjà plein son panier.

Le prince, se croyant tout permis, prit plaisir à renverser le panier du jeune garçon.

Celui-ci, tout rouge de colère, lui dit :

— Si cela vous arrive encore une fois, vous verrez.

— Eh bien ! répliqua la jeune Altesse, remettez les coquilles dans le panier et vous verrez si je ne les renverse pas une seconde fois !

Le gars remit ses coquilles et, tranquillement :

— Touches-les donc, si tu l'oses !

Le prince renversa la manne d'un coup de pied, mais il reçut aussitôt un maître coup de poing qui lui fit enfler le nez et les lèvres, comme s'il venait de soutenir une lutte au pugilat.

La reine, le voyant en si piteux état, voulut savoir la vérité. Le prince se tut d'abord, puis finit par tout dire.

— Vous n'avez que ce que vous méritez, dit la reine, et si vous n'étiez pas suffisamment puni, je vous infligerais, moi, une punition sévère. Si vous teniez encore une pareille conduite, j'espère qu'on ne vous ménagerait pas davantage !

Puis, s'adressant au jeune garçon, elle lui donna l'ordre d'amener, le lendemain matin, ses parents auprès d'elle. A l'heure indiquée, ceux-ci se présentèrent au château, et la reine leur annonça qu'elle se chargeait de l'avenir et de l'éducation de leur enfant.

Elle a tenu parole. Le jeune marinier a grandi près du prince de Galles ; il est devenu son caniche et joue auprès de lui le rôle que jouaient les frères de lait à la cour des anciens rois.

C'est ainsi qu'on remet à l'ordre les princes quand ils sont jeunes. Plût à Dieu qu'on puisse leur don-

ner de pareilles leçons à un âge plus avancé. Jamais le besoin ne s'en est fait sentir plus vivement que ces temps-ci.

Réponses et questions.

Solution du passe-temps de samedi : équerre, étrenne, échelle, écuelle ; Eugénie, Etienne. D'autres solutions ont été admises. — Le nombre des réponses justes est de 20 ; la prime est échue à M. L. Cuany, à Neuchâtel.

Problème de société.

Hier, au café, j'ai proposé à un ami de choisir un nombre composé de 4 chiffres, de l'écrire à l'écart, sur une ardoise, m'engageant à le deviner s'il me donnait le résultat final, obtenu en faisant lui-même, également à l'écart, les opérations suivantes :

Prendre à part le chiffre des unités de ce nombre, y ajouter 2, doubler la somme, soustraire 1, multiplier par 5, ajouter le chiffre des dizaines du nombre choisi, soustraire 4, multiplier par 2, soustraire 17, multiplier par 5, ajouter le chiffre des centaines du nombre choisi, soustraire 9, multiplier par 2, soustraire 25, multiplier par 5, ajouter enfin le chiffre des mille du nombre choisi.

Le résultat final de toutes ces opérations fut 7916. Quel était le nombre choisi et primitivement écrit sur l'ardoise ?

K.

Prime: Une chromolithographie.

Recette. — Mesdames, voici un petit procédé bien simple, pour conserver et embellir un des attraits du visage, les sourcils, qui contribuent si puissamment au charme de l'expression. Il suffit de brosser tous les matins, dans le sens de la longueur, ces arcs pileux, à l'aide d'une petite brosse douce imprégnée d'eau alcoolisée ou glycérinée. C'est si facile de mettre un peu d'alcool ou de glycérine dans une cuillerée d'eau. Cette pratique arrête la chute de sourcils et en régularise laousse.

THÉÂTRE. — Ce soir : **Un conseil judiciaire**, le grand succès du théâtre du Vaudeville, par une troupe parisienne. — Mardi 22 courant, représentation au bénéfice des artistes de notre théâtre, qui ont mis tant de zèle à nous procurer d'agréables délassements pendant cet hiver. Ne les oubliions pas. Programme attrayant : **Le dépit amoureux**, de Molière. — **Le député de Bombignac**. — *Intermèdes gymnastiques, ballet, exercices divers. Concours des Amis-gymnastes et de M. et M^{me} Gaugiran.*

L. MONNET.

En souscription, pour paraître prochainement :

*VOYAGE DE FAVEY ET GRONUZ,
et course à Fribourg et à Berne, suivis des Aventures de
Philippe Griset.*

Nous joignons au présent numéro des bulletins de souscription pour quelques localités qui n'en ont pas eu samedi. — On peut souscrire aussi par lettre ou carte-correspondance. Prix, pour les souscripteurs, 1 fr. 60. En librairie, 2 fr.